

La joie comme acte de résistance

Idles, la musique post-punk et l'expérience musicale

Il n'y a pas de musique sans expérience musicale. La musique est l'expression d'une harmonie qui traverse et la tête et le corps. Elle se ressent, elle se vit, elle se vibre. Aussi, parler de musique sans parler de ce qu'elle provoque en nous reviendrait à parler de l'amour sans en avoir connu la sensation : une forme informe, quelque chose sans contour, une abstraction qui n'a de sens que pour les belles âmes désancrées de la réalité et de ce qu'elle a de plus viscéral.

Depuis que je suis petite j'ai en moi une colère sourde, une colère sans nom, sans objet, qui cherche à tout prix à se faire entendre, à se faire justice. Toute occasion est une opportunité pour qu'elle surgisse sans crier garde et qu'elle fasse le maximum de dégâts; elle ne savait, à l'époque, pas reconnaître de maître. Il m'aura fallu un long chemin, dont je ne connais pas encore la fin (s'il en existe une) pour parvenir enfin à l'idée que ma colère n'avait pas besoin de maître, mais seulement d'une oreille pour la recueillir. Ne pas élever des digues, mais ouvrir les vannes afin de trouver sa voie/voix, orienter, sublimer, façonner, jamais amoindrir. Je ne peux pas lister ici la quantité astronomique d'artistes qui ont contribué à alimenter la bande-son de mon existence. Disons que la musique, de manière très générale, m'a tenue éveillée en plusieurs occasions. La philosophie, elle, n'a jamais rien sauvé, cela se saurait. Elle ne m'a pas aidée, elle ne m'a pas non plus enfoncée. Elle est là, comme une canne sur laquelle on s'appuie pour avancer parmi la confusion la plus totale. 2017 : j'étais hébétée, fatiguée, usée et je n'en avais rien à foutre de rien. J'étais mal et je le savais ; mais je n'avais plus aucune force à ma disposition pour rompre le procès de ce qui était devenu une vie complètement automatique, toute occupée que j'étais à lutter inutilement contre moi-même (« *If you see me down on my knees/ Please do not think that I pray/ Damage, damage, damage...* »¹).

Une seule chose est certaine, la post-punk a changé mon rapport à ma propre vie, mon rapport à qui je suis, mais aussi mon rapport au monde. Des années de psychanalyse, elles aussi, ont contribué à ce changement – et d'ailleurs, c'est après leur thérapie respective que les membres du groupe britannique *Idles* ont commencé à connaître le succès. Après leur premier album *Brutalism*, sorti en 2017, ils connaissent tous des difficultés liées à la perte de membres proches, à différentes addictions, à des problèmes d'argent, et plus globalement, à une « crise » généralisée qui, en Angleterre a conduit, on le sait maintenant, au Brexit. C'est donc avec ce duo vital musique/thérapie que tout commence. En 2017 donc, dans ce que chaque fois je prenais pour le « fond » mais dont je découvrais chaque fois une nouvelle fois la profondeur abyssale, j'ai eu envie de me salir les oreilles. D'autres mots ne sauraient exprimer cette sensation. Je voulais, au point névralgique où la volonté se mêle au besoin, me sentir vibrer, me sentir vivre à travers le chaos, la fange, le vulgaire, la provocation et l'impudique. Il fallait que j'en finisse avec la symétrie, l'ordre, le raisonnable, la douceur et la sympathie. Je n'étais pas ces choses. Et de la même manière que la punk avait ouvert une brèche que j'avais aussitôt condamnée dans ma pré-adolescence, la post-punk a démaquillé la plaie béante que j'étais (« *It was February/ I was cold and I was high/ The swell of heaven on my dashboard/ I can see my spinal cord rip high (...) Are you ready for the storm ?...* »²). Après la débauche, la pure dépense inutile et gratuite des mes dernières forces (car le changement nous rend euphoriques, maniaques – on court à l'accident en imaginant l'arrivée, sans se rendre compte que l'arête est encore longue), un puits de colère est alors apparu, et c'est enfin la joie qui l'a manifestée.

Je découvre *Idles* en 2018 ; et si j'écoutais déjà quelques groupes de post-punk, ça et là, de manière discontinue, c'est lors de ma première expérience à l'un de leurs concerts que la donne a changé. En Juillet 2019, *Idles* passent au festival Beaugard, à Hérouville-Saint-Clair, près de Caen. Je fais des pieds et des mains pour avoir un ticket une heure avant le début du festival, tickets qui s'arrachent comme des petits pains et à prix d'or. Pas à cause de la présence d'*Idles* non, mais plutôt à cause des autres têtes d'affiche, comme Julien Clerc, Clara Luciani, Lorenzo, et autres réjouissances. Beaugard est un festival familial, « éclectique » disent les amateurs. Généralement,

1 IDLES, « The Beachland Ballroom », *CRAWLER*, 2021.

2 IDLES, « MTT 420 RR », *id.*

cela veut dire chiant. Le concert de *Idles* commence, il doit faire dans les 34 degrés, nous sommes en plein cagnard au beau milieu de l'après-midi, nous nous hydratons vainement à la bière, et j'entre dans un espace hors du temps. Je perds mes amis – que je ne cherche d'ailleurs pas – et j'arrive au pied de la scène, et je danse, je chante, je hurle... Le concert a duré 1H15, je crois. A vrai dire je n'en sais rien, je répète ce qui était écrit sur le programme. Lorsque je parviens à m'extraire de la foule à la fin du concert, j'ai les cheveux trempés de la racine jusqu'aux pointes, je ne sais plus où j'habite, mes jambes me tiennent à peine, mes amis ont du mal à me reconnaître, j'ai un sourire béat sur le visage, les joues rouges, je n'arrive plus à parler car ma voix m'a quittée, mais je suis remplie de l'unique certitude que je venais de vivre le moment le plus joyeux de ma vie (« *There's a snake in my boot/ There's a rat in my cage/ There's a shark at my feet/ That's been circling for days/ There's a vulture at my breakfast table/ People think I'm insane...* »³). L'avenir me donnera tort puisque le miracle se reproduira en Bretagne, lorsque je reverrai *Idles* au festival de La Route du Rock, à Saint-Père-Marc-En-Poulet en Août 2019. Période bénie, quand on y pense : le dernier été en l'absence du Covid, inconscients que nous étions de ce qui allait nous tomber dessus. Là-bas, même incipit, je me retrouve à nouveau au pied de la scène et je perds mes amis, mais je suis plus attentive à ce qui se passe autour de moi. Le public est plus restreint, la foule n'est pas compacte, on a de la place pour respirer et se mouvoir : la Route du Rock est un festival plus intimiste. Les musiciens sont heureux d'être là, cela se sent. Ils rient, se font des blagues, interagissent avec le public, se roulent par terre, sautent et dansent. Chaque musique est jouée à fond, il n'y a pas de demi-mesure, et on s'éclate. Il y a un couple de cinquantenaire british en marcel devant moi qui chante et danse. A un moment, nous nous rendons compte que nous connaissons les paroles des chansons par cœur, alors quand vient « Samaritans », nous nous mettons à chanter à plein poumons en nous regardant droit dans les yeux, et en chorégraphiant par des mouvements les mots prononcés qui, étrangement, et sans concertation, étaient les mêmes, et nous levons nos poings en l'air pendant que Joe scande la le droit à la vulnérabilité (« *I'm a real boy/ Boy, and I cry/ I love myself/ And I want to try...* »⁴), hymne d'une génération jugée trop fragile par certains (ceux qui écoutent Julien Clerc, souvent). Je perds la boucle du chapeau que j'avais sur la tête, mais je m'en fous, je suis heureuse, et eux aussi. Les chansons défilent, les pogos sont lancés, et nous sommes bercés par une vague qui n'a rien de violent, mais qui nous emporte par sa douceur et nous enroule dans sa chaleur. Je ne saurais transcrire l'émotion de cette accolade géante. Le temps d'un concert, j'ai trouvé une famille de cœur, une famille à qui l'on peut dire que l'on va mal, sur l'épaule de laquelle on peut pleurer sans honte, une famille qui se fout de la dignité, de l'honneur et de l'ego, et surtout, une famille qui se dit qu'elle s'aime. A la fin du concert, l'un des deux hommes me prend dans ses bras, attrape ma tête et m'embrasse le front. C'était beau, j'ai retenu mes larmes (« *This is why you never see your father cry...* »⁵). Plus tard, je ressens la même sensation d'aliénation lorsque je retrouve mes amis. Ils ne me reconnaissent plus, me disent qu'ils ne m'avaient jamais vue comme cela... (« *A paralytic loveless dream/ Not a single face I've seen/ Is a friend I recognize or recognizes me* »⁶). Et pourtant, je n'ai jamais été autant moi-même qu'à cet instant précis. Qui êtes-vous, vous, qui ne savez rien à rien, qui prétendez m'aimer ? Dans le confort de velours de vos certitudes j'ai fait traverser une grande lame bien aiguisée et vous voilà à nu, et tout va bien, je ne vous en veux pas. Dix minutes après, sur le côté de la scène, j'ai fait une baisse de tension. Le black out, souffle court, vertiges, j'ai les yeux grands ouverts mais tout est noir, j'ai des acouphènes et tous les sons sont étouffés autour de moi. Elle a duré dix minutes, est passée, puis est revenue plus forte vingt minutes plus tard. Est-ce cela, le retour violent à la réalité (« *Is it too real for ya ?* »⁷) ? Depuis très longtemps, je fais fréquemment des baisses de tension, mais on retient certaines crises plus que d'autres. Une autre crise mémorable avait eu lieu après les résultats du Bac, sur le chemin du retour à la maison. Maison que j'allais dès lors quitter afin de vivre l'indépendance que j'avais tant rêvée. On mesure les moments importants de la vie à l'aune des crises qui leur succèdent.

3 IDLES, « Rottweiler », *Joy as an act of Resistance*, 2018.

4 IDLES, « Samaritans », *id.*

5 *Ibid.*

6 IDLES, « When The Lights Come On », *CRAWLER*, 2021. Définitivement ma chanson préférée de ce nouvel album.

7 FONTAINES D.C., « Too Real », *Dogrel*, 2019.

La plupart des chansons du groupe sont écrites par la collaboration de tous les membres, Joe Talbot n'en est pas le seul auteur. Cependant, il a quelque chose de fascinant. Ses mots sont crus, durs, parfois vulgaires, mais ils ne disent jamais une seule chose. Ils évoquent, tel un champ/chant poétique, une atmosphère, un sentiment, une situation, une odeur. Un mot n'est pas un mot, il est une évocation à lui seul. Les mots classifient, étripent, désincarnent, aseptisent, ils sont un verbiage qui fige dans le formol ce qui ne peut être que vécu et ressenti au plus profond de la chair. Les mots ne disent rien ; ce qui est dit dans ces mots dépasse tout langage. Lorsqu'il chante sa colère il serre les dents. Je ne peux rien connaître de plus familier. La mâchoire carnassière qui se ferme, les lèvres retroussées au-dessus des gencives. Tels des chiens, nous protégeons ce qui nous reste de peau. En épluchant les différentes interviews du groupe sur Youtube et sur des webzines en 2020 (j'avais le temps puisque nous étions confinés), je découvre l'histoire derrière la chanson « June », écrite par Joe seul, et que le groupe ne joue jamais en concert. En Juin 2017, Joseph Talbot perd sa première fille, Agatha, morte-née (« *Baby shoes for sale, never worn...* »⁸). En Juin 2017, je terminais mes trois années de prépa, la thérapie venait à peine de débiter, mais je commençais à revivre. Coïncidence ? Je ne sais pas, et ce n'est pas important. Toujours est-il que la transformation a opéré, et que chaque jour passant je me sens plus proche de ceux et celles qui célèbrent la vie et participent à la faire éclore dans toutes ses formes et aspérités. Bien sûr il y a des rechutes. Bien sûr ce monde me fait vomir. Bien sûr j'ai peur de ce qui va advenir, et de ceux à quoi les anti-mélomanes vont, enthousiastes, acquiescer. Ils n'entendent pas la mélodie de ce monde, la trame de fond, la tonalité mortifère qui se joue ces derniers temps dans tous les organes du pouvoir. On leur a appris depuis longtemps à se percer les tympans à la naissance, et à bien nouer le tout au niveau du cochlée. Les thèmes évoqués dans les chansons du quintet sont toujours les mêmes. Des thèmes d'aujourd'hui, d'hier et sans doute de demain. La précarité, le racisme, le fascisme, la xénophobie, le patriarcat, la vulnérabilité, l'absurdité de la vie, l'exploitation par le travail, la masculinité toxique, l'homophobie, la violence physique, les addictions aux drogues dont l'alcool, la honte, mais aussi l'amour, l'empathie, la célébration de l'unité, l'optimisme envers une nouvelle génération qui enterrerait les thématiques précédemment citées. Vaste programme, pour un groupe qui a choisi de s'appeler (par provocation toujours, et en réponse à ceux qui veulent achever les rêveurs – créateur des nouveaux mondes) les « Oisifs ». Les musiques sont pourtant dansantes, joyeuses, elles rassemblent un public anonyme en une communauté toujours plus soudée, toujours plus heureuse de se retrouver, toujours davantage prête à faire plier le monde dans une orientation différente. Son seul défaut se situe finalement dans son nombre d'adhérents. La tristesse et la rancœur sont porteuses de ressentiment, elles créent des oppositions, des griefs que l'on se jette à la figure et qui servent ceux qui veulent diviser pour mieux régner. Seule la joie a cette capacité à unir, à tenir ensemble des violons a priori désaccordés. Le groupe refuse d'ailleurs cette catégorisation de musique « punk » qui, selon eux, est réductrice par rapport à la diversité que leur musique propose et vers laquelle elle veut évoluer. Cette catégorisation est « trademarkée » par, je cite et traduis, « une poignée d'hommes blancs dans les années 70 ». On pourrait ajouter « en costard » (« *I've never seen the difference/ Between you and I...* »⁹). *Idles* fait du *Idles*. Et on le voit plus encore dans le nouvel album *CRAWLER*, sorti en Novembre 2021. Les riffs de guitares (Marck Bowen, Lee Kiernan), la batterie déchaînée de Jon Beavis – sans doute l'un des meilleurs batteurs de notre génération –, les lignes de basse de Adam Devonshire, côtoient de temps à autres et selon les morceaux, tour à tour, l'electronica, la valse, le symphonique, le hip-hop, le rap, la pop. Un joyeux mélange, plus sombre qu'habituellement, mais aussi plus mélodique, et qui revient, comme d'un seul trait enfantin, sur les échecs et les désillusions qui ont succédé aux moments de grâce, sur les rechutes dans les drogues, l'alcool, sur la montée du fascisme, sur le sentiment de culpabilité qui souvent nous assaille dans notre impuissance toute humaine, sur la naïveté qu'on trouve dans nos pensées les plus honnêtes, les plus authentiques, avant de conclure sur un fabuleux « *Cuts like a knife, stings like a tick, kicks like a mule/ Acts like a prick [...] Burn like a fire, feels like an itch, hum like a choir/ Act like a dick [...] In spite of it all/*

8 IDLES, « June », *Joy as an act of Resistance*, 2018.

9 RENDEZ VOUS, «Distance», single, 2016.

Life is beautiful »¹⁰.

La post-punk a su trouver le cœur qui irrigue les vaisseaux de mon corps et la colère qui fait bouillir ce sang qui bat et vibre contre mes tempes. *Idles, Fontaines D.C, Amyl and The Sniffers, Rendez Vous, Sleaford Mods, Show Me The Body, King Krule, Savages, Viagra Boys, Young Fathers, Slowthai...* Bien sûr j'en passe. La post-punk est une colère désentravée, une colère affirmée, assumée et adressée à ceux qui nous somment de nous contenir, de policer/po-lisser nos comportements, d'écouter sagement, d'obéir. C'est une colère (et non une rage) de vivre, et de protester contre la mort qui s'insinue dans tous les recoins de ce monde, et qui pourrit à l'intérieur de chacun d'entre nous (« *Angels on my body/ But they're not heavenly and they pray for forgiveness/ Never give it, I never want it/ I always carry on heavenly energy, fuck...* »¹¹). Laisser faire, se reclure au sein des quatre murs confortables de nos foyers en attendant que l'orage passe n'est aujourd'hui plus une option. L'orage ne passe pas, jamais. Il revient, toujours, sous de nouveaux atours. Et toujours on se berce de l'illusion que tout est toujours neuf, que le mal passé ne peut pas resurgir. La joie, la légèreté contre l'oppression, c'est cela la véritable résistance. La danse, le choix du chaos, la vibration des corps au rythme de la vie, des pulsions qui nous animent même si elles nous effraient parce qu'elles perturbent l'ordre religieux de ce monde. Je ne connais pas d'attitude plus nietzschéenne. Si la musique punk était avant tout une musique anti-système de garage et de petites salles sombres au coin de rues malfamées, une musique pauvre, désolée d'exister, une musique réservée à une jeunesse désabusée, mal dans sa peau, elle sort aujourd'hui au grand air parce qu'il le faut ; c'est son seul moyen de subsistance (« *None can pull the passion loose from youth's ungrateful hands...* »¹²). Nous ne pouvons plus vivre dans le carcan de nos cerveaux, enfermés, isolés du monde extérieur en pensant être protégés de ses attaques. Nous devons, nous aussi, nous rebeller, dire qui nous sommes, affirmer que nous vivons, que cette vie est protéiforme, anarchique et qu'elle ne peut être autrement si elle veut être vie (« *Keep going/ Keep going/ Go/ Smash it, ruin it, destroy the world/ Burn your house down/ Unity* »¹³). La colère n'est pas nécessairement violente. Les confondre revient à tomber dans un amalgame facile qui a pourtant si bonne presse. Si la violence détruit, la colère, elle, est productive, créatrice. La taire serait une faute, elle ressurgirait tôt ou tard, et violemment. Ne pas écouter la colère – que ce soit la sienne propre ou celle des autres –, faire la sourde oreille, c'est provoquer, engendrer, propager la violence et s'en faire l'avocat. Condamner la violence de l'Autre quand on en est soi-même à l'origine, cela n'a rien d'original. La post-punk n'a dès lors rien d'un « après » la punk ; elle n'a rien d'un énième genre émergent ; elle traverse les murs et la poursuit – comme les multiples ramifications d'une seule et même musique originelle qui s'éparpillerait en différents rhizomes à la manière d'un transformisme vitaliste lamarckien – à l'extérieur du clos où on l'avait emparquée, elle enjambe les frontières (qu'elles soient géographiques, sociales ou musicales), lézarde, fissure les murs, et orne un majestueux doigt d'honneur en guise d'« Ave ».

Agathe Fremont
Le 30 Janvier 2022.

10 IDLES, « The End », *CRAWLER*, 2021.

11 AMYL AND THE SNIFFERS, “Guided by Angels”, *Comfort To Me*, 2021.

12 FONTAINES D.C., « Too Real », *Dogrel*, 2019.

13 IDLES, « Rottweiler », *Joy as an act of Resistance*, 2018.